

Note de l'autrice

J'ai eu la chance de visiter l'ossuaire des catacombes de Paris en juillet 2022. Malheureusement, je n'ai pas eu la possibilité de me rendre dans les anciennes carrières souterraines, dont l'accès est interdit au public. De nombreux « cataphiles » y circulent toutefois. Grâce à leurs témoignages sous forme de livres et de vidéos, j'ai pu me faire une bonne idée de l'ambiance qui règne dans les sous-sols parisiens. Bien que j'aie essayé de rester le plus fidèle possible aux informations que j'ai glanées ici et là, j'ai pris quelques libertés en ce qui concerne la disposition des salles, pour les besoins de cette histoire.

Bonne lecture !

Magali Laurent



On est à peine arrivés que je suis déjà tanné. Maëlle a passé la majeure partie du voyage à pleurer et à hurler parce que nos parents refusaient de lui donner sa Game Boy. Faut dire qu'elle la méritait pas. Elle avait pissé dans son pantalon avant de partir. Et elle l'avait fait exprès, pour retarder toute la famille, sans doute dans l'espoir que la sortie soit annulée et qu'elle puisse s'écraser devant la télé pour écouter tout un tas d'émissions débiles! Heureusement, les parents sont pas fous. Ils ont bien compris qu'elle leur jouait un nouveau tour. Elle a le don pour ça. Malgré ses six ans, ils la prennent pas toujours en pitié. Après tout, si elle a l'âge de manipuler son monde, elle a l'âge d'en subir les conséquences. Ça, c'est mon père qui le dit.

L'auto vient de s'arrêter dans le stationnement, devant un immense champ de maïs reconverti en labyrinthe. Ma mère, assise sur le siège passager, se contorsionne pour

nous regarder. À son rictus las, je comprends que la suite va pas nous plaire.

— J'ai très mal à la tête, dit-elle. Je rentrerai pas dans le labyrinthe avec vous. J'ai besoin d'un *break*.

Et voilà! Maëlle a encore tout gâché! C'est pas la première fois que notre mère préfère s'éloigner plutôt que de faire une activité avec nous. Pis je la comprends. Qui a envie d'accompagner une folle qui fait que se plaindre?

— C'est vrai que t'es pâle, intervient mon père en dévisageant ma mère.

Il fronce les sourcils, semble réfléchir, puis s'adresse à Maëlle et moi:

— On va vous laisser y aller seuls, les enfants. Maman et moi, on ira prendre une marche.

— Ben là! que je proteste. Vous allez pas me laisser seul avec Maëlle, quand même?

— Mathys...

La voix de mon père gronde comme un train. Il a pris sa décision. Inutile de discuter.

Je me renfonce dans le siège et croise les bras sur mon torse pendant que les parents sortent de l'auto. J'attends quelques secondes avant de les suivre, pour leur montrer que je suis fâché. Maëlle profite de leur absence pour récupérer sa console devant le siège de notre mère. J'ai presque ses pieds dans la face. Elle va se faire pogner, pis c'est encore sur moi que ça va retomber!

Je la tire par les chevilles pour la ramener en arrière. Elle crie. Mes dents sont tellement serrées que j'ai mal aux joues. Je voudrais planter mes ongles dans ses mollets tout blancs, mais ça laisserait des traces, et je me ferais gronder. Maëlle me frappe à la tête, puis elle me lance un « suce ma graine » débile avant de bondir hors de l'auto. Ostie d'épaisse ! Elle sait même pas de quoi elle parle !

Parfois, ça me fait chier d'avoir dix ans. Si j'en avais sept, mes parents me demanderaient pas de m'occuper de Maëlle parce que je serais trop jeune. Et si j'en avais seize, ben, je serais même pas là. Je *chillerais* avec mes copains quelque part en ville.

Je descends à mon tour et je suis le troupeau, le pas traînant, jusqu'à l'entrée du labyrinthe. Avant qu'on la franchisse, ma mère m'ordonne, en se massant les tempes :

— Ne lâche pas la main de ta sœur.

— J'sais ben, 'man...

— Je suis sérieuse, Mathys. Ce truc est vraiment grand. Si elle se perd, on va l'entendre brailler jusqu'à Sherbrooke, et j'ai pas envie de devoir courir dans le labyrinthe pour aller la chercher.

Elle a surtout pas envie d'être la mère de l'enfant qui hurle le plus fort de la gang. C'est le genre de chose qui la dérange, qui la fait se sentir comme une mauvaise mère. Je le sais, parce que je l'ai entendue en parler à mon père, un soir.

— J'veux pas y aller ! râle Maëlle en tapant du pied.

— Maintenant qu'on est là, ce serait dommage de ne pas en profiter, essaie mon père en s'accroupissant devant elle, un grand sourire sur la face.

Lui, il fait tout pour être un bon père, alors il se fâche presque jamais contre moi et ma sœur. Même quand son visage devient rouge comme une tomate et qu'une veine palpite dans son cou. Même quand il serre les poings. Il reste en contrôle de la situation. Ça enrage ma mère, qui se voit obligée de s'occuper de la discipline et qui se sent comme la pire des mères chaque fois que ses hurlements grimpent un peu trop dans les aigus. Ensuite, elle nous envoie dans nos chambres, ma sœur et moi, même quand j'ai rien fait, ce qui est souvent le cas, et elle s'engueule avec mon père. Et pour s'engueuler, ils s'engueulent souvent. Plusieurs fois par semaine. À cause de ma sœur. Ouais, c'est toujours à cause d'elle et de son maudit caractère de marde !

— Non ! crie Maëlle en prenant un air buté.

Mon père affiche un sourire crispé, mais il perd pas la face.

— Si tu vas dans le labyrinthe avec Mathys, t'auras droit à une surprise.

— Quoi donc ? demande ma sœur, soudainement intéressée.

Je lève les yeux au ciel. C'est moi qui vais me la taper la prochaine demi-heure et c'est elle qui aura un cadeau. J'hallucine ! Surtout que, grâce à moi, les parents auront la paix. Et moi, dans tout ça, je me repose quand ?

– Une crème glacée ! s'exclame mon père, visiblement heureux de sa trouvaille.

– C'est tout ?

– Comment ça, *c'est tout* ?

– Moi, je veux aller chez McDonald's, exige-t-elle en fronçant un peu plus les sourcils.

– Steve..., grogne ma mère, près de moi.

L'idée du *fast food* lui plaît pas, apparemment.

Mon père lève une main dans sa direction, sans se tourner vers elle. Il reste concentré sur Maëlle.

– D'accord, ma puce. On ira chez McDo pour souper.

Ma mère lâche un juron entre ses dents serrées. Après réflexion, je pense pas qu'ils vont avoir la paix, tous les deux, pendant qu'on sera dans le labyrinthe. Leur petite promenade risque de mal virer. Mal de tête ou pas, ma mère laissera pas passer cette histoire de récompense, j'en suis certain. Finalement, je suis ben content de pouvoir m'éloigner d'eux.

Ne comptant pas m'éterniser dans les parages, j'attrape la main de Maëlle et je la tire à ma suite. Je vérifie que les parents peuvent plus m'entendre, puis je lance :

– Plus vite on trouvera la sortie, plus vite tu pourras te gaver de frites ! T'es bonne qu'à te goinfrer, de toute manière !

– C'est méchant, Mathys, rétorque ma sœur en traînant les pieds.

— T'as qu'à pas être aussi gossante ! Des fois, je me dis que les parents feraient mieux de t'abandonner ! Tu me sacrerais patience !

— Je te déteste !

— Ça tombe bien, moi aussi !

Elle me tire la langue. Au moins, elle me suit.

On remet notre billet au gars qui se tient à l'entrée du labyrinthe, puis on marche derrière les autres visiteurs dans les couloirs formés par les hauts épis de maïs grillés par le soleil. Des citrouilles ont été placées sur le chemin, et des tiges sont coiffées de chapeaux de sorcière. Tellement bébé ! Ç'aurait été plus efficace au coucher du soleil, quand les rayons prennent une teinte rouge sang, mais on pouvait pas venir si tard, parce que ma sœur aurait été trop fatiguée. On peut jamais rien faire de cool avec elle !

Un clown surgit devant moi. Je pousse un petit cri effrayé. Plusieurs personnes autour de nous se mettent à rire. Maëlle s'agrippe à ma jambe.

— Je veux sortir, Mat !

— Pour ça, faut que t'avances.

— Non, je veux faire demi-tour !

— Pas question ! Je suis sûr que les parents se chicanent, alors on reste dans le labyrinthe.

— JE VEUX SORTIR!!!

Ostie! Je pose une main sur sa bouche et j'appuie très fort.

— Tais-toi, tabarnak!

Une femme qui passe à côté de nous me demande si tout va bien. Elle a les sourcils froncés et m'observe bizarrement. Ça me met mal à l'aise. D'un seul coup, j'ai très chaud. Je lui fais signe que tout est correct, puis j'attrape de nouveau la main de Maëlle. On rebrousse chemin. Je suis tellement furieux que je pourrais dévisser la tête de ma sœur et botter dedans pour l'envoyer sur Mars. Je crois que la femme l'a compris. Je veux m'éloigner d'elle le plus vite possible pour qu'elle voie pas le méchant dans mon regard. Maman aime pas quand je me comporte comme ça. Elle me chicanerait si la femme lui en parlait. Là, tout ce que je veux, c'est sortir de ce labyrinthe maudit.

On croise des gens qui ont l'air de bonne humeur, contrairement à moi. La colère m'étrangle. Je voudrais que ma sœur disparaisse.

Je dois prendre la mauvaise direction, parce que j'arrive pas à retrouver l'entrée. À côté de moi, Maëlle répète que je lui fais mal. Elle frappe mon bras et s'agite tellement que je dois m'arrêter.

Et là, mon regard se pose sur une fourche. Elle est posée contre deux bottes de paille empilées.

Je pourrais la prendre...

Cette pensée me fait frissonner. Parce que c'est vrai : je pourrais attraper la fourche et la planter dans la poitrine

de Maëlle. Ça traverserait ses poumons et elle pourrait plus crier. Du sang coulerait certainement de sa bouche. Et ses yeux ronds de stupeur se planteraient dans les miens. «T'as pas fait ça, Mathys?» qu'ils voudraient dire. Elle s'effondrerait en arrière, directement dans les épis de maïs presque morts, pis elle bougerait plus.

Une sueur froide coule dans mon dos. Mon cœur bat si fort que je l'entends tambouriner dans ma tête. Je me vois attraper le manche et passer à l'acte. Tuer ma sœur.

J'ai déjà eu des idées un peu bizarres comme ça, ces derniers temps, mais elles ont jamais été aussi violentes.

Maëlle se colle sur moi et entoure mon ventre avec ses bras. Elle pose sa tête sur mon torse.

— Ça va aller, Mat. J'arrête de pleurer, promis.

Je réponds à son étreinte. Je sais pas comment c'est possible, mais je crois qu'elle a saisi que je pensais à lui faire du mal.



CHAPITRE 1

Je me réveille en sursaut, haletant et en sueur. Mes yeux grand ouverts fouillent l'obscurité à la recherche des épis de maïs presque morts, des citrouilles, des chapeaux de sorcière et de la fourche. Puis ils se stabilisent sur le plafond.

Un cauchemar.

Ou, plutôt, les réminiscences du passé, tordues par mon subconscient.

Cette fois, je tuais Maëlle pour de bon, enfonçant les longues piques acérées dans sa poitrine tout en hurlant de désespoir, comme si une force maléfique m'obligeait à agir. Des rivières de sang s'échappaient des trois trous et des bulles se formaient entre les lèvres de ma sœur, qui émettait des gargouillis ridicules dans lesquels je discernais une question: «Tu veux des frites, Mathys?»

Je m'assois dans le lit et passe une main sur mon visage pour effacer cette vision grotesque. Ce cauchemar, et bien d'autres tout aussi terrifiants, reviennent en boucle depuis la mort de Maëlle, il y a un peu plus de quinze ans.

Dans ce labyrinthe, j'étais loin de me douter que la vie de ma sœur serait volée deux ans plus tard, sur le chemin de retour de l'école, par une conductrice pressée et inattentive. Je ne me doutais pas un seul instant que je m'en sentirais horriblement responsable, et que mes états d'âme seraient susceptibles de me pousser imperceptiblement vers la folie.

La forme blottie sous la couette, à côté de moi, s'agite doucement. Je sors de mes réflexions sinistres et reviens au présent, bien plus plaisant que mon passé. Lili se retourne avec une grâce féline. Elle m'offre la vue de son magnifique visage, dont le teint est rendu cireux sous l'effet des rayons blafards d'une lune pleine et haute. Ses paupières se soulèvent. Ses yeux sombres se posent sur moi. Elle me sourit. Je me trouve sacrément chanceux d'avoir une fille comme elle dans mon lit. Je suis plutôt pas mal dans mon genre, si j'en crois les dires de mes conquêtes passées, mais Lili, c'est toute une pièce de femme, aussi belle qu'intelligente, indépendante, sexuellement insatiable...

— Tu dors pas? me demande-t-elle d'une voix ensommeillée.

— J'ai fait un cauchemar.

— Encore?

Elle se redresse et colle sa poitrine nue à mon dos. Ma peau se couvre de chair de poule. Elle le remarque,

passé ses doigts sur mon torse, les fait descendre jusqu'à mon pénis, qui n'est déjà plus tout à fait mou. La solution miracle de Lili pour me faire oublier mes cauchemars : le sexe. Je suis loin de m'en plaindre.

Quand je suis bien dur, elle passe devant moi et s'assoit direct sur mon membre, sans préliminaire. Elle gémit. Je caresse ses cuisses douces, ses hanches, ses épaules. J'attrape ses fesses, l'allonge sur le dos et me place sur elle, puis j'accélère la cadence. Ses jambes enlacent mes reins, sa tête se penche en arrière. Je veux embrasser sa peau, mais j'ai un instant d'hésitation. Je me demande qui elle voit d'autre en ce moment. Ma relation avec Lili pourrait être idéale, s'il n'y avait pas une ombre au tableau : on n'a pas une relation exclusive. Son choix à elle. Moi, ça me fait chier. Je voudrais l'avoir juste pour moi. Mais je ne le lui dis pas, parce que ça la ferait fuir. Si je veux être avec elle, faut que j'accepte de la partager. C'est le *deal*.

Faut que j'accepte.

Faut que j'accepte.

Faut que j'accepte.

Chaque fois que je me répète ce mantra, je la pénètre un peu plus fort, comme pour la punir. Ça lui plaît. Elle enfonce ses ongles dans mes fesses. Je grogne de frustration en regardant la peau hâlée de sa gorge. Je pourrais l'attraper et serrer très fort jusqu'à ce que Lili manque d'air. L'étrangler. L'empêcher d'aller baiser d'autres gars une bonne fois pour toutes. Je jouis sur cette idée terrifiante, plus par automatisme que par envie.

Un tremblement me secoue des pieds à la tête, ce qui la fait rigoler doucement. Je ne me sens pas dans mon assiette, à cause des pensées tordues qui m'ont traversé l'esprit pendant l'acte, toutefois, je descends vers son entrejambe et me force à m'occuper d'elle pour ne pas la décevoir. L'appétit sexuel de Lili est intense. J'ai toujours peur de ne pas réussir à la rassasier, de la pousser par mon incompetence à se réfugier dans d'autres bras que les miens. Cette réalité me vrille les tripes depuis notre rencontre, trois mois plus tôt.

— Si tu cherches une aventure exclusive, passe ton chemin, m'a-t-elle avoué entre deux gorgées de gin tonic. J'appartiens à personne. C'est à prendre ou à laisser.

Et j'ai pris. Parce que Lili n'est pas le genre de fille qu'on laisse passer. Ses origines syriennes lui confèrent un charme indéniable. Lili dégage une sensualité envoûtante qui m'a tout de suite rendu dingue. Depuis, j'essaie de ne pas penser aux autres gars, mais je n'y arrive pas très bien. Elle n'en parle pas, et je pense que c'est mieux comme ça. J'ignore quand et à quel endroit ça arrive. Tout ce que je sais, c'est que lorsqu'elle est avec moi, elle est entière et vraie. Alors, j'essaie d'être à la hauteur. D'être le meilleur. Un jour, peut-être, elle changera d'avis et je ne l'aurai que pour moi.

Je me rends compte que ma langue s'active de façon automatique. Mes pensées m'empêchent de profiter du moment présent. Je reviens à ce que je suis en train de faire, à la douceur de ses cuisses sous mes paumes. Son corps se raidit. Elle place une main sur sa bouche pour ne pas crier. Je remonte à son visage, l'embrasse, caresse le

bout de son nez avec le mien. La tendresse de son regard me désarme. Elle finit par me repousser en riant et se lève.

— J'ai soif! Tu veux que je t'apporte quelque chose?

Un coup d'œil à mon cellulaire, sur la table de chevet, m'apprend qu'il est cinq heures trente.

— Non, ça va, je vais aller courir.

Je contemple son corps nu jusqu'à ce qu'il franchisse la porte et disparaisse dans le couloir. Je m'étire et me lève à mon tour.



CHAPITRE 2

Avant que je quitte son appartement pour aller travailler, Lili me demande si je suis toujours d'accord pour ce soir. J'ai une seconde d'hésitation, seconde pendant laquelle je fouille à toute vitesse dans ma mémoire. Puis ça me revient.

— Les Turcotte-Beaudoin, dis-je sans entrain.

— Ç'a pas l'air de te faire plaisir, remarque Lili. T'es pas obligé de venir...

— Non, c'est bon. J'ai pas mal de choses en tête en ce moment, à cause de la job. Mais je serai là, pas de problème. Tu m'enverras l'adresse du resto ?

Pour toute réponse, elle me plaque contre la porte, sa bouche sur la mienne, ses doigts cherchant à baisser la fermeture éclair de mon manteau d'hiver. J'attrape ses mains et la repousse doucement, en riant.

— OK, ma belle, je vais être en retard au boulot.

C'est la pure vérité, sans quoi je lui sauterais dessus, évidemment.

Sa moue faussement boudeuse me fait fondre. Je l'embrasse avec toute la tendresse du monde et je pars, heureux de lui avoir fait plaisir en acceptant ce souper.

Pendant que je marche jusqu'au métro, je n'arrête pas de repasser la scène dans ma tête. Je crois que je suis trop sage pour Lili. Un autre gars s'en serait sacré d'arriver en retard au travail, mais moi, il a fallu que je joue les hommes droits et honnêtes. J'ai peur que Lili se tanne, qu'elle me trouve plate. À cette pensée, ma poitrine se serre. Un vertige me saisit. La panique me gagne. Merde ! Je suis en train de tomber amoureux. Si ce n'est pas déjà fait.

Je dois me déniaiser si je ne veux pas la perdre. Et ça va commencer ce soir, avec les Turcotte-Beaudoin. On a rencontré ce couple dans un bar, il y a un mois. Au début, j'ai cru que c'était un hasard, mais mieux je connais Lili, et plus je me dis qu'elle avait peut-être orchestré cette rencontre. Odile et Joseph sont très cool. Malgré les trente années qui nous séparent, on a vite sympathisé. On les a revus deux fois depuis ce soir-là. Lors de notre dernière rencontre, j'ai senti un léger malaise, comme si Lili et eux savaient quelque chose que j'ignorais. Vu que je ne captais rien, elle m'a tout expliqué une fois de retour chez moi.

— C'est un couple échangiste, Mat.

Je me suis vraiment senti con à ce moment-là. Et je comprenais mieux les regards tantôt incertains, tantôt

amusés qu'ils se lançaient tous les trois. Tout me semblait très logique, d'un seul coup: notre rencontre avec eux, nos discussions, les regards scrutateurs d'Odile... Quand même, je suis tombé des nues. C'est que mes précédentes relations ont toujours été ben traditionnelles. Un gars, une fille, point. Je n'ai jamais été du genre à *triper* sur les trucs à trois ou je ne sais quoi d'autre. Mes désirs sont simples.

— Si c'est un problème, on arrête tout, a repris Lili, visiblement ennuyée par mon silence.

— Non!

Je crois que c'est son «on arrête tout» qui m'a fait paniquer. Elle voulait arrêter quoi, au juste? Je n'ai pas eu le cran de le lui demander.

— C'est correct, ai-je ajouté plus calmement. Quand même, t'aurais dû me le dire plus tôt. Là, je passe pour un épais.

Pour compenser le fait d'avoir été aussi cave, je me suis forcé et je lui ai fait l'amour trois fois d'affilée, dans tout un tas de positions inusitées. Le lendemain matin, j'étais tellement raqué que je n'ai pas pu aller courir. Au moins, Lili semblait satisfaite. C'est tout ce qui comptait.



En général, j'aime mon travail. Même si ce n'est pas tous les jours facile, être infirmier au CHUM me permet

d'avoir l'esprit occupé. Ça m'évite de trop penser, d'avoir des idées *weird*.

Mais aujourd'hui, ce n'est pas le cas. Je ne *feel* pas. Je n'arrête pas de penser au rendez-vous de ce soir, au fait que l'autre couple voudra peut-être aller plus loin, que Joseph s'attend sûrement à pouvoir toucher Lili devant moi. Mes pensées tournent à plein régime. Mes mains tremblent, et je dois prendre plusieurs pauses afin de me calmer. Ça ne marche pas. Dans l'après-midi, je m'imagine en train d'arracher le cathéter de madame Achour, une patiente adorable qui s'est fait opérer au poumon, ou encore de prendre l'urinal plein de pisse de monsieur Simard pour le lui balancer en pleine face. Je dois m'enfermer dans un local vide pour respirer et purger mon cerveau de ces images obsédantes. Pis là, comme souvent quand je fais une crise intense, je revois ma sœur, dans le labyrinthe, la fourche plantée dans son torse d'enfant, ses grands yeux ahuris plongés dans les miens, qui se demande à quel moment son frère s'est transformé en monstre. J'essuie mes larmes au fur et à mesure qu'elles coulent avec une colère sourde, silencieuse. Une colère dirigée vers moi et ces pensées immondes qui me pourrissent l'existence. Parce que j'ai peur. Oui, je suis terrifié à l'idée de péter les plombs et de passer à l'acte.

Avoir ce genre de pensées, ce n'est pas du tout normal, je le sais, mais je n'ai jamais osé en parler à personne. J'ai trop peur qu'on me juge, ou pire: qu'on m'enferme. Le mieux que je puisse faire, à cet instant, c'est me détendre, prendre du recul, me dire que tout se passera bien, ce soir, avec Lili et l'autre couple. Vivre dans le moment présent.

Respire, vieux. Ça va aller.

Je pose l'arrière de ma tête contre le mur et j'expire profondément en me répétant ces quelques phrases. Depuis que j'ai rencontré Lili, mon état a empiré. Mais ce n'est pas sa faute, c'est la mienne. C'est moi qui n'arrive pas à me gérer. Notre relation me fait passer par toute une palette d'émotions, tantôt exaltantes, tantôt désagréables. La plupart du temps, je suis extatique de sortir avec Lili. Sa présence à mes côtés me fait croire que je suis quelqu'un d'important. À d'autres moments, plus rares heureusement, la jalousie m'étouffe. L'idée que d'autres hommes que moi la touchent me met en colère.

Je dois arrêter d'y réfléchir et foncer. Lili aime les gars qui ont du cran, pas les mauviettes. Et moi, j'ai Lili dans la peau. Alors, c'est à moi de fournir les efforts nécessaires pour devenir l'homme dont elle rêve.

Je me redresse et prends un air résolu. Le silence du local est apaisant. D'un seul coup, je me sens fort, en pleine maîtrise de mes capacités. Ce soir, tout se passera bien. Je compte même montrer à Lili une facette de ma personnalité qu'elle ne connaît pas encore. Et moi non plus, d'ailleurs.